

# Kinshasa, le rire tragique des grands boulevards

\*

*9 monologues de théâtre sur (et à) Kinshasa*

*Ouvrage collectif de*

Doudou NZIO  
Hortense MAPERA  
Jovitha SONGWA  
Kasharel BADIBANGA (Jazz)  
Nzey VAN MUSALA  
Princesse WATUWILA  
Shékinah D'AFRIK  
Soraya ODIA

*sous la direction de*  
Emmanuel LAMBERT

## Quelques mots, quelques maux...

Du 11 au 19 mars 2020, l'Institut Français de Kinshasa organise un atelier d'écriture sur le monologue théâtral, avec pour thème : *La ville et la circulation*.

Les personnes qui participent à cet atelier viennent d'horizons divers : slam, théâtre, conte, stand up humoristique... le but étant de confronter sa propre pratique à cet exercice qu'est le monologue théâtral.

Le contexte se fait dans une période très spéciale, celle où l'on commence à recenser les premiers cas de *Corona virus* au Congo. Cette actualité fait que certains s'en emparent mais la vie continuant par ailleurs, d'autres sujets sont bien évidemment traités. Le but n'étant pas seulement de parler de la ville à cet instant particulier - qui marquera sans nul doute notre époque - mais aussi de la décrire dans sa diversité.

Chacun s'empare donc d'un sujet, d'un endroit et d'un personnage et écrit un court texte qui – consigne supplémentaire – doit avoir un lien avec le personnage d'un autre monologue, le but étant de se balader dans Kinshasa grâce à ces personnages inventés, en rebondissant de l'un à l'autre. Si le thème général est la circulation, il a été abordé sous différentes formes : circulation des véhicules bien sûr, mais aussi des maladies, de l'argent, des slogans, de l'amour, d'une révolte, de l'espoir.

Merci à Étienne Russias, pour sa mise en réseau, son enthousiasme et sa générosité.

Merci à Samuel Pasquier, à son soutien dans ce contexte particulier.

Sans eux, ces ateliers qui ont aussi été une belle aventure humaine, n'auraient jamais pu voir le jour.

Emmanuel Lambert

19h25

Emmanuel LAMBERT

Il n'y a rien à dire sur Kinshasa. Rien.

On parle d'une ville dont les traces remontent à 3000 ans et qui s'est un temps grimée en Léopoldville. On parle d'une ville aujourd'hui devenue monstre, embouteillée et délirante, qui vit d'un bout de la nuit jusque dans l'ancre de son lendemain.

Pourtant il n'y a rien à dire sur Kinshasa. Rien.

Kinshasa est immobile, recluse, presque paralysée, elle s'est recroquevillée dans 22 m<sup>2</sup>.

Je lui en veux presque mais ça n'est pas de sa faute.

Je suis arrivé il y a 14 jours à Kinshasa, pour la première fois de ma vie. Pourtant, Kin, je la connais par cœur : du plan de ses rues jusqu'à ses mythes les plus lointains qui se perdent dans les remous du fleuve Congo. Je connais les masques qui ont fait sa réputation d'hier. Je l'ai vue grandir dans les livres d'ethnologie où je lisais l'évolution de ces visages de bois. Je l'ai vu se transformer sur *Youtube* au gré des artistes qui recyclent de quoi fabriquer à leurs manières de nouveaux masques.

Les masques me fascinent, m'ont toujours fasciné. Ils ont non seulement fait l'Histoire du pays mais aussi son économie : combien de masques *Tshokwe* imprimés sur les billets de 50 francs ont payé des bières, des vêtements, des putes ou des taxis ? Les masques racontent des histoires pour qui sait les lire. Il paraît même que l'esprit de celui qui les a fabriqués est dedans ! Si je suis ici aujourd'hui c'est pour eux.

Je suis arrivé depuis 14 jours à Kinshasa. L'avion m'avait emporté dans une humeur maussade et suspicieuse. Un voyage immobile de plusieurs heures puis à l'arrivée tout s'est accéléré : descente de l'avion. Contrôle de passeport. Prise de température. Il est 19h25.

- *Venez par ici monsieur ?*

- *Pourquoi ?*

- *Parce qu'il est 19h25.*

Premier couloir. Deuxième couloir. Une porte qu'on ouvre.

- *Entrez monsieur, vous allez rester là pour quelque temps.*

- *Pourquoi ?*

Parce qu'il est 19h25 et que l'annonce vient de tomber à l'instant même. Décision conjointe du Gouvernement et de l'Office Mondiale des Tracasseries Sanitaires : *Toute personne arrivant d'un pays etc., etc., etc., etc... devra respecter une mise en quarantaine avant de mettre un foutu pied dehors car il ne faudrait pas que cette saloperie qu'on traite de virus devienne un bordel mondial !*

Si j'étais arrivé une demi-heure plus tôt, j'aurais pu sortir. La vie se joue parfois à l'incertitude de quelques minutes.

On m'enferme, on me demande de ne pas serrer la main, on me demande de mettre un bout de tissu devant ma bouche pour ne pas contaminer les médecins ou les agents qui me donneront mes repas. Je suis enfermé dans 22m<sup>2</sup> et j'attends. Toute ma vie j'ai rêvé de cette ville mais pour l'instant je n'ai rien à en dire. Rien.

14 jours plus tard, je quitte la salle pour retrouver les abords de l'aéroport, tout le monde porte le même masque que le mien, ce masque en tissu blanc qui nous enferme la bouche. Moi qui voulais découvrir des masques au Congo, je suis servi.

Mais si les masques ont toujours participé à la circulation des histoires, qu'est-ce que ceux-là nous racontent aujourd'hui ?

Sont-ils chargés de sacré comme l'étaient ceux des ancêtres ?

S'amuse-t-ils à pratiquer la satire des mœurs et de la société ?

S'ils ne racontent que les maladies d'un monde qui tremble de peur, est-ce que cela ne va pas tuer la poésie ?

Je prends le temps d'une nuit pour ressasser ces questions, assis sur une chaise abandonnée au bord de la route. J'en profite pour échanger de l'argent dans la rue, sur la liasse qu'on me donne trône un billet de 50 francs, je le donne à un *Shégué*, j'imagine que ce billet va lui aussi voyager dans la ville à sa manière. A 6 h, je monte dans un 207. Les masques ne m'intéressent plus, ce sont les bouches qu'il y a derrière que je veux entendre.

## Un enfer paradisiaque

Doudou NZIO

Je descends d'un enfer paradisiaque. J'y ai passé deux heures et demie. Eh oui, deux heures et demie à bord pour un trajet d'à peine quelques mètres que j'ai commencé à 6h ce matin.

Pourquoi étais-je là très tôt matin ?

Pour aller au travail bien sûr ! Ce foutu boulot que je fais depuis trente-sept ans. D'huissier à Chef de division, je me souviens bien comment j'ai gravi les échelons dans la fonction publique, cette maudite fonction publique. De toutes les façons, rien n'a changé depuis.

Un peu de respect par-ci, un peu d'honneur par-là.

Mais, rien de plus.

Comme le coût de la vie augmente plus vite que mon salaire, je vis toujours la même galère qu'avant. Elles m'énervent... toutes ces...

Le bus est arrivé.

Il a commencé à ralentir, tout le monde courait derrière lui. Il ne fallait pas s'attendre à ce qu'il s'arrête, de peur qu'il ne se remplisse déjà tout en roulant. En plus de courir, il me fallait des muscles pour trouver de la place. Eh ! Une jeune fille au visage bien maquillé venait de me bousculer tout en me piétinant. Alors, je l'ai piétinée moi aussi !

Enfin, j'étais à l'intérieur de cette vieille Mercedes 207 qui, je pense bien, n'avait jamais subi de contrôle technique depuis qu'elle avait été larguée à Kinshasa. Cet amas de ferraille ambulante était coloré en jaune, comme pour cacher sa médiocrité intérieure. Paraît-il qu'ils triment un esprit de mort qui hante tous ses conducteurs. Ils roulent tous comme des malades mentaux. Ils vous amènent tout droit à la morgue.

Il n'y a aucune loi scientifique qui dit qu'un chauffeur de 207 doit mal conduire, pourtant tous les 207 conduisent mal ! Comme quoi les chauffeurs de Kinshasa sont plus forts que les lois de la science !

Vous devinez donc que le 207 c'est... ?

Mon bus préféré.

Pas que je l'apprécie, car avec ce que je gagne, avec 47 mois d'arriérés de salaire, il n'y a que ça pour moi. Non, ce n'est pas à cause d'argent que je prends quotidiennement cette merde. Pas du tout. Il arrive des fois qu'on nous fasse payer le double du prix ordinaire. Ah ! Ça, c'est Kinshasa ! Non, ce n'est pas à cause d'argent. C'est pour une autre raison que j'aime voyager à bord du 207. Une tout autre raison.

Le fait est que je trouve mon plaisir à l'intérieur. Je me plais à être entouré de gens de divers rangs sociaux ; on y raconte toutes sortes d'histoires. Tenez !

On roulait déjà depuis une quinzaine de minutes.

Quelqu'un avait éternué... Il avait éternué encore... Et encore... Ça suffoquait. Dans cette chaleur, une discussion a surgi. La phrase qu'il ne fallait pas sortir était sortie de la bouche d'une dame qui tenait un sac plein d'ananas :

*- Elle est déjà dans nos murs. Il faut faire attention !*

Pour moi qui l'avais entendue sur les ondes de la radio à mon réveil, je savais qu'elle parlait du fameux coronavirus et j'en connaissais déjà la gravité. J'ai gardé mon calme.

Le vieux papa assis juste devant la dame a fait un demi-tour de regard et lui a craché au visage :

- *C'est faux madame ! Ça n'arrivera jamais ici !*

J'avais comme l'impression que le vieux sage en connaissait un peu plus sur la chose que ce que, moi, j'avais appris au journal de 5h. La jeune fille bien maquillée qui m'avait piétiné, écoutait quelqu'un dire que le ministre en avait bel et bien parlé hier soir dans son point de presse :

- *Elle est réellement au pays. Je vous assure.*

- *Mensonge politique ! Ils veulent juste se taper des millions de dollars comme sur Ebola !*

- *Non, non, mon gars ! Un compatriote revenu de France nous l'a bel et bien ramenée ici.*

- *Ils ont dit que c'était un oncle qui était venu avec.*

- *Mais, de quel oncle parles-tu encore ?*

- *Un Belge ! Tala zoba oyo.*

Voilà ! Le débat était lancé. Le ton montait parfois. J'avais envie de leur dire que je détenais la bonne information, mais, rien ne m'assurait que ce qui était sorti des ondes était vraiment vrai. Alors je me suis tu.

Son regard m'embêtait. Non ! Je ne parle pas la jeune fille à côté de moi. Elle, elle me faisait pitié, on venait de lui voler sa perruque. Je parle plutôt de ce jeune homme assis contre la glace, qui avait l'air d'un artiste en quête d'inspiration. Il ne disait absolument rien depuis plus de 45 mn que le bus avait démarré. Tout le monde parlait sauf lui. Malgré son jeune âge, il pouvait aussi bien être un agent de renseignements. Il fallait donc être prudent.

D'un ton très autoritaire qui frôlait le manque du respect, le chauffeur nous a fait savoir que nos brouhahas le dérangeaient et qu'il n'arrivait pas à se concentrer au volant. Un silence infernal s'est invité à bord. Tout le monde était calme lorsque lui-même, le conducteur, quelques secondes plus tard, s'est mis à murmurer :

- *Qu'elle vienne nous tuer tous, cette Corine.*

Personne ne voulait réagir pour éviter de se faire cracher une belle insulte. On avait compris à quel genre de chauffeur on avait affaire. Toutefois, un vieux belge qui n'avait pas trouvé de place assise et voyageait debout au fond du bus s'est permis de lui faire remarquer :

- *Ce n'est pas Corine. C'est Corona... coronavirus.*

- *Quelle différence, monsieur le "Savant qui connaît tout".*

Là, je suis intervenu, ce petit adolescent avait débordé : quel manque de respect à un monsieur qui a l'âge de son père !

- *Eh ! petit impoli. On ne parle pas comme ça à son père. Fais gaffe !*

- *Fais gaffe toi-même si tu ne veux pas te faire casser ta paire de lunettes. J'ai jamais eu de père, moi, tu comprends ?*

J'avais envie de le gifler, ce petit voyou, mais j'ai buté sur le regard de cette espèce d'agent des renseignements, regard baladeur qui finissait toujours sa course par s'écraser sur la glace. Ce jeune homme qui ne parlait pas me faisait peur : est-ce que j'avais dit ou fait quelque chose qui pouvait m'attirer des ennuis ?

J'étais sauvé cinq minutes plus tard lorsqu'il a demandé à descendre, non loin d'un camp militaire.

Un autre monsieur est descendu après lui et a brandi sa carte de militaire pour ne pas payer. Le convoyeur ne l'a pas raté celui-là. Le visage froissé de colère, il lui largua :

- *Pourquoi tu ne présenterais pas ta carte au coronavirus. Elle ferait un bon vaccin pour toi !*

Tout le monde s'est mis à rire et le débat était relancé.

- *Le Coronavirus ne peut jamais arriver à Kinshasa. Ici, c'est la terre de nos ancêtres. Ce sont des rumeurs ! Ils ne sauront pas nous déstabiliser.*

- *Monsieur, le virus est réellement au pays je vous assure. Le Ministre a annoncé qu'il y a eu des cas repérés déjà ici à Kinshasa. Suivez les informations avant de délirer de la sorte.*

- *De quel ministre parles-tu ? De quel gouvernement sort-il ? Ils sont tous corrompus !*
- *Respect aux dames, s'il vous plaît.*
- *Une vraie femme ne parle pas devant les hommes. Sa place est dans la cuisine.*
- *Qui dirige l'Assemblée Nationale, n'est-ce pas une dame ?*
- *C'est parce qu'elle ne connaît pas la loi de Dieu.*
- *Faut pas associer Dieu dans vos bêtises.*

La discussion était partie dans tous les sens : parité homme-femme, religion, politique... Ça criait de partout.

Certains étaient tout de même restés sur le coronavirus. Les uns disaient que ça se transmettait par les mains, d'autres affirmaient qu'il suffisait tout simplement de parler à une personne infectée pour être contaminé. Je commençais vraiment à douter de tout et de tous.

On roulait depuis quelques heures déjà lorsqu'on a connu l'apothéose de nos échanges : une dame qui avait remplacé le silencieux jeune homme a sorti son masque médical, l'a placé sur son visage en nous disant :

- *Celui qui ne porte pas de masque dans le 207 a déjà le virus.*
- *Ce putain de virus sort d'un singe qui a été mangé par un vieux chinois et c'est nous qui en pâtissons ici, à Kinshasa.*
- *Comment se transmet-il alors ?*
- *Par le sang... C'est comme le SIDA, mon gars.*
- *Même pas ! C'est à travers les mains sales.*
- *Alors, pourquoi porte-t-elle un masque, celle-là ?*
- *Parce qu'elle est une de ces femmes pleines d'orgueil qui aiment se faire remarquer.*
- *Eh ! Toi ! Ne me parle pas comme ça, pauvre imbécile.*
- *Du calme tout le monde. Qui sait ? Peut-être qu'on se le transmet tous pendant qu'on parle là. Tu pourrais t'écrouler juste en descendant du bus, tu sais ?*

Tout le monde était glacé de peur. Plus un mot.

Je ne savais plus quoi penser, j'étais déboussolé. Si cette femme avait raison, ce bus méritait doublement son nom d'*esprit de mort*. À force de me questionner, je me suis retrouvé à plus de cent mètres de ma destination finale.

J'ai demandé à descendre en tapotant sur le capot du véhicule.

Le 207 s'est arrêté.

Je suis descendu.

Je n'étais pas mort.

## Le 207 m'a fait rater ma vie

Jovitha SONGWA

Le 207 m'a fait rater ma vie. Moi qui avais déjà toutes les chances de mon côté : avec la conjoncture actuelle du pays, les appels à entretien d'embauche étaient devenus rares, mais j'avais réussi à en décrocher un. Je m'étais bien préparée psychologiquement pour cet entretien d'embauche jusqu'à ce que ce maudit bus vienne tout foutre en l'air. Vous savez pourquoi ?  
Imaginez.

Il est 4h30, mon réveil sonne. Pourquoi dois-je me réveiller si tôt pour un entretien qui commence à 8h30 ? Parce que l'oiseau qui se lève tôt est le premier à attraper le ver.  
J'opte pour une chemise à tissu fin, un pantalon classique et une paire de talons-aiguilles, question d'affiner ma silhouette. Je me tresse de grosses nattes avec mes cheveux que je recouvre d'une perruque afro-naturelle. Je me passe un maquillage léger mais pas n'importe lequel ! Un maquillage qui relève mon caractère et ma personnalité ; l'image que me renvoie mon miroir me satisfait, je me sens belle et bien dans ma peau. Je prends mon sac à dos, et hop me voilà déjà en chemin pour l'arrêt de bus.

Il est exactement 5h30. J'arrive à l'UPN, précisément à la station *Total*, mon arrêt de bus. Je pensais être presque seule mais il y a déjà un monde fou, ils sont tellement nombreux que d'autres quittent le trottoir pour attendre le bus sur la chaussée. Ce n'est pas possible ! Kinshasa est insomniaque !  
D'où viennent-ils ? A quelle heure se réveillent-ils ?  
- *Zando, Zando direct 1500 FC ! Mbongo na se ! Oboyi ovandi !<sup>1</sup>*

C'était mon bus oui, mais pas n'importe lequel, un bus nommé 207. Avec ce bus, on n'est jamais sûr du tarif. Il varie selon les heures, selon les âges et selon le bon vouloir du chauffeur. Avec ce bus, on sait tous où l'on va mais on n'est jamais sûr qu'on arrivera à destination.

Ce véhicule n'est même pas arrivé à l'arrêt que les gens accourent vers lui créant un embouteillage. C'est un vrai trouble fait ce bus. A cet instant, c'est la lutte qui commence. Une lutte sans merci. C'est comme dans un combat de boxe : mettre son adversaire K.O pour avoir une place. Ils luttent, je lutte aussi. Je me faufile, un coup de pied, un coup de coude, je bouscule, je piétine, on me piétine aussi. Eh clac ! Mon talon est cassé... Mais ce n'est pas grave. J'enlève cette demi-paire et je frappe mes adversaires avec, je mords, je bouscule et comme par magie je me retrouve à l'intérieur, assise parmi les heureux élus. Tous en sueur, nous avons vaincu.  
Souhaitez-nous un bon voyage !

Avant qu'on ne démarre, j'ai senti quelque chose me quitter et un coup d'air est passé sur ma tête. On m'a piqué ma perruque ! Non, non, pas ma perruque ! En plus, eza ya niongo nasilisi KO futa te ! Non non surtout pas aujourd'hui ! Mutu azo kende entretien penza ! Oui kindoki te ?

Après la lutte, je pourrais être heureuse puisque je suis rentrée mais, en plus de ma perruque volée, on est assis à cinq sur un banc qui pouvait contenir trois personnes. Est-ce que c'est normal ça ? Tout ça parce que je suis mince, 8+.  
- *Yango ba banc na bino eza ndenge nini penza. Makolo ezo koka tein.<sup>2</sup>*

---

1 *Zando, allée directe ! 1500 Francs Congolais ! Payez avant de monter ! Sinon laissez tomber !*

2 *Ma jupe ! Ma jupe s'est déchirée à cause de la mauvaise qualité de vos bancs ! Je ne paie plus !*



A quelques quinze minutes, les voilà ! Il ne manquait plus qu'eux à l'appel, ceux que je redoutais plus que tout : les embouteillages !!! Se déplacer à Kinshasa sans embouteillages, c'est un rêve ! Nous avançons chaque deux minutes et nous sommes coincés pendant une demi-heure. Je regarde ma montre : il est 8h. L'entretien est à 8h30, il me reste 30 minutes, je reste positive !

Il y a une chaleur à outrance et je transpire à grosses gouttes. Mon voisin de droite ne fait que somnoler en bavant presque sur ma pauvre chemise ! J'ai beaucoup transpiré, un peu trop même, au point que mon maquillage coule ! Mon visage se dépeint quand la sueur se mêle à la peinture qui l'enveloppe. Ce liquide jaunâtre ruisselle jusqu'à mon menton et descend en gouttelettes sur ma chemise blanche écarlate. Mon voisin de gauche me fixe depuis tout à l'heure, je le dégoûte. Je semble lui faire de plus en plus peur. Suis-je passée de la Belle à la Bête ?

Quelqu'un vient d'éternuer. Il éternue encore et encore, ça suffoque ! Il ne manquait plus que ça pour engager une discussion.

- *Dit !!! Tousser dans le creux de votre bras. Elle est déjà dans nos murs ! Il faut faire attention !*

- *C'est faux ! Ça n'arrivera jamais ici, c'est pour les blancs.*

Un autre enchaîne :

- *Le Corona virus ne peut jamais arriver à Kinshasa. Ça, c'est la terre de nos ancêtres. Ce sont des rumeurs ! Ils ne sauront pas nous déstabiliser !*

N'importe quoi ! On dit qu'il faut tourner la langue sept fois avant d'émettre un avis. Je crois qu'il devrait aussi remuer sept mille fois cet engin cérébral qui lui sert de cerveau.

- *Monsieur, le virus est réellement au pays je vous assure. Le Ministre a annoncé qu'il y a eu des cas repérés déjà ici, à Kinshasa. Suivez les informations avant de délirer de la sorte !*

- *Mensonge politique ! Ils veulent se taper des millions de dollars, comme sur Ebola. Et puis, de quel ministre nous parles-tu ? Il sort de quel gouvernement ? Tous des corrompus !*

C'est parti pour une autre discussion plus sanglante que la première : on quitte du Corona à la politique, de la politique à la parité, de la parité à la religion. La discussion bat son plein. J'écoute sans réagir. J'essaye de rester concentrée sur mon entretien d'embauche, je dois ravir ce poste ! J'ai toutes les chances de mon côté... si ce n'est ce fichu bus qui vient de s'arrêter !

Que se passe-t-il ?

Quoi ?

Une panne d'essence ! Il ne manquait plus que ça. Il est déjà 8h passées de 40 minutes ! Je ne tiens plus sur place ! Je pourrais bien descendre et prendre une moto mais je n'ai pas d'argent !

Des hommes courageux descendent pour pousser ce foutu bus. Comme ils libèrent un peu de place, j'en profite pour me refaire une petite beauté. Pendant que le convoyeur revient avec une bouteille de deux litres d'essence qu'il verse dans le réservoir, je suis, moi, à mettre un peu d'ordre dans mes cheveux. Et au moment même où je me mets du rouge à lèvres, le bus démarre !

Mon rouge à lèvres dérape et je me fais un gros trait rouge sur le visage.

A peine nous avançons que le bus s'arrête

Eh quoi !

Une crevaison ! Je descends pour continuer à pied. Comme on le dit souvent *Bazuilaka makolo mbanda te, makolo nayo eza Kaka makolo nayo*<sup>3</sup>. J'avance encore et encore mais je sais qu'avec mon retard et mon allure repoussante, je ne serai jamais prise pour cet entretien.

Le 207 m'a fait rater ma vie.

---

3 *Les pieds ne peuvent avoir de concurrent ou de coépouses, mes pieds restent mes pieds.*

## Le solitaire

Shékinah D'AFRIK

Huit heures du matin, passées de quelques poussières de minutes pourtant le soleil dardait déjà à plomb comme à midi. Notre course était bel et bien suspendue un moment par l'embouteillage. Une catastrophe devenue très fréquente à Kin ces derniers temps, qui de coutume arrive sans crier gare et bat son plein à longueur des journées. Tout ça, à cause de leurs fameux travaux de construction de sauts-de-mouton. On nous disait qu'ils finiraient dans peu de semaines, aujourd'hui une kyrielle de mois est passée et ils n'ont pas tenu à ce qu'ils nous avaient promis. Hum ! Fourberie des politiques !

En tout cas, moi ça m'arrange !

Moi je m'appelle Cadet, mais bizarrement après ma naissance mes parents ont encore eu une fille et deux garçons. C'est drôle, c'est vrai, mais ce n'est pas ça ma préoccupation à présent. J'ai 19 ans, j'habite à *Tchangu*, j'étudie à l'Université Protestante au Congo et hormis ce foutu job d'étudiant que j'exerce depuis deux ans, je suis artiste slameur. Cette passion est née de ma rencontre avec la poésie au banc de l'école, et s'est muée très tôt en amour et occupation vitale. Mes parents m'ont toujours remonté les bretelles, disant que je donne à ma vie plus de place à l'art qu'aux études. Et moi je ne dis rien, rien absolument.

L'embouteillage continuait d'imposer son règne sur la chaussée. Je n'entendais plus rien que les bruits cavernaux de moteurs dans ce entassement de véhicules. À cette heure, je ne devrai pas du tout être dans ce 207, je devrai plutôt me retrouver dans la salle de l'examen en répondant bruyamment aux questionnaires du jour. Mais ce que j'aime le plus, c'est me laisser prendre dans les embouteillages !

C'est peut-être bizarre pour vous mais c'est quand je n'en peux vraiment plus, quand tout est bloqué quand tout m'énerve et que je subis la peine de la vie qu'on mène à Kin, que l'inspiration vient !

Se retrouver dans un bus pareil n'est pas une imprudence pour moi, car je m'y suis fait à ça et à tout ce qui s'y passe à l'intérieur,

pas parce que le fait d'être natif de cet enfer paradisiaque est l'une des qualités  
qui, à n'importe quelles conditions m'aident à m'adapter  
même dans les bras des plus terribles de inconforts.

Bloqué en plein embouteillage on restait là, à attendre longtemps, quitte à ce que les roulages finissent d'assouvir leur soif de collecte de *mbote ya likasu*.

Ah ! Voilà une autre espèce de citoyens

qui salissent gaiement l'image du Pays,

et animés par Dieu seul sait quel mauvais esprit.

Notre engin ne bougeait plus même d'un pas en avant,

et je restais comme tout autre affaissé inconfortablement,

dans le déplorable siège de ce satané 207 aussi étouffant...

... qu'une pièce noire.

Un bus dont les fenêtres ne laissent même pas passer le zéphyr,

l'une d'elles est un peu grande, c'est par là qu'un shegue arrache une perruque et un sourire.

Mais le chauffeur s'en fout de la jeune fille qui s'est fait voler, il s'en fout aussi de notre vie car tout ce qui lui tapote l'esprit c'est *madesu ya bana*.

Front écrasé sur la glace,  
j'avais le regard ailleurs pour échapper,  
à la présence de ce monsieur effilé  
assis de l'autre côté,  
qui me dévisageait avec des yeux rougis et explosés,  
par je ne sais quelle liqueur alcoolisée.

Il était habillé comme un fonctionnaire mais  
je ne voulais pas croiser son regard qui me faisait peur,  
qui me faisait penser à un vieux film de mon enfance un long métrage d'horreur,  
où tous les vampires avaient des yeux de sang à force de consommer celui des humains, comme on  
consommerait une bouteille de Primus à Bandal.

Je regardais toujours derrière la vitre et  
je savais que l'image que me renvoyait l'extérieur,  
me chagrinerait jusqu'à je ne sais pas quelle heure.  
Une marée humaine se déplaçait en contraste : les uns partaient vers la ville et les autres en  
revenaient.  
Hommes, femmes, enfants, tous se bouscuaient sur le trottoir,  
comme ce troupeau de cochons possédés d'esprits impurs sans espoir.

- *Eh mais qu'est-ce qui se passe ?*

- *Transport eza te y a pas de transport*, répondaient-ils, de manière indocile.

Encore quelques minutes passées et ça faisait désormais une heure et demie,  
qu'on était au même niveau, dans ce même bus pourri,  
les gens nous passaient et je n'en pouvais plus d'être ici,  
mais je sentais que l'inspiration dans ma tête était accueillie.  
Je pouvais oser, oser faire couler les rimes, mon cœur prêt à  
expl-oser.

Exploser pour pouvoir  
Briser le silence qui me paralysait  
Écrire pour dire haut mes réticences  
Et tout ce qui me ronge  
Décrire les difficultés  
De ce bus qui m'arrange  
Je voulais parler à ma façon  
mais sans contrefaçon  
Il existe une résolution  
Quand la circulation est bloquée  
Faire le pied devient une vocation  
Je voulais écrire sur ces gens  
Que je voyais derrière la vitre  
Ils ont accepté de descendre  
Même s'ils n'ont rien dans le ventre  
Ils ont daigné marcher  
C'est tout ce qui peut les aider  
C'est vrai que leurs chaussures s'abîment  
Mais elles seront raccommodées

Écrire pour eux  
Faire un slam engagé  
J'étais d'humeur enragée  
Dans ce lieu sans confort  
Il y a de quoi s'inspirer et être encouragé  
Kinshasa a ses côtés pervers et ses côtés sacrés  
J'adore la poésie que ça crée  
Et comme j'ai eu cette inspiration  
Suis descendu avant ma destination.

## Illusions

Hortense MAPERA

La journée se lève sale. Tout le monde se plaint à Kinshasa. Même ce jeune slameur qui vient de descendre du bus 207 se plaint. Tout le monde se plaint pour les rues qui se transforment en lacs à la moindre petite pluie, pour les prix qui grimpent sans qu'on comprenne pourquoi exactement.

Je me plains aussi mais je dois vous raconter ce qui m'est arrivé hier, alors que la vie venait de me promettre que tout allait changer.

Je venais de Zando : de la poussière ! du bruit ! *Ndjili ! Sainte Thérèse ! Pont Ngabi ! Victoire ! Eau pire ! Eau pire ! Papiers mouchoirs ! Mibal 500 !* Des gens coincés dans des bus comme des sardines dans une boîte, me regardaient à travers les vitres du 207 et m'enviaient d'être en mouvement ! S'ils savaient combien les pieds me faisaient mal. Et cette énorme valise sur ma tête, quel supplice ! Non, mais quitter Zando jusqu'au camp militaire à pied ! J'ai fait la ligne 11 pour une heure et demie.

Mais je savais que là-bas, allaient finir toutes ces peines : tout y serait parfait car au camp militaire tout est ordonné. L'espoir répond enfin au rendez-vous. Je remercie le ciel de m'avoir fait quitter la cité et j'ai bien fait d'accepter ce poste de chargée de projets culturels. Finis ces piétons qui bousculent. Finis ces taxis-motos qui circulent n'importe comment. Fini ce wewa qui n'arrêtait pas de klaxonner derrière moi alors que c'est lui qui était censé être ailleurs, pas moi !

Ah ! Le camp, enfin, j'y étais ! Une nouvelle vie devait commencer dans la sérénité.

Mais... quelle surprise ! J'ai voulu entrer dans ma maison, sauf que... ma maison n'était pas MA maison. Je vous assure qu'au camp les gens vivent dans un style *une maison pour trois, voire quatre familles*, même la cuisine est occupée par une famille entière. C'est une cohabitation bizarre, n'est-ce pas ?

Mais je me suis dit que j'allais m'habituer, je suis donc passée par le salon sans m'y arrêter. Je n'avais pas le droit car je n'avais loué que la chambre.

J'avais à peine posé ma valise qu'une jeune fille inconnue est entrée dans ma chambre et s'est installée sur mon lit.

- *Moi c'est Bankulu.*

Son arrivée m'a étonnée mais je lui ai prêté quand même l'oreille.

- *Je suis la fille de ma mère mais pas celle de mon père. Ma mère m'a eu d'une union infidèle avec le sergent Mutombo, quand mon père, le capitaine Makiese, était au front. Ma mère a gardé le secret jusqu'au jour où un homme a commencé à me faire des avances. Cet homme-là était marié mais ça ne me dérangeait pas... Tu sais je n'ai pas fini mes études, moi. Ma mère vend des planches au marché et mon frère, bah ! mon frère, lui, c'est un voleur. Son dernier exploit était d'aller voler dans un supermarché, il voulait aussi bénéficier des mêmes avantages que les riches, il a fini en prison.*

*Alors avec toute cette galère dans ma famille, j'étais prête à épouser cet homme, même marié. Mais quand ma mère l'a su elle a paniqué ? Tu sais pourquoi ? Pas parce que cet homme était déjà marié, non ! Mais parce que je lui ai dit son nom... Devine... Mutombo ! C'était mon père qui me draguait !*

*Je pense que lui-même le savait mais curieusement Mutombo n'a pas eu l'air gêné. Tu sais ce qu'il a fait ? Il s'est juste trouvé une autre fille !*

*Je sais aussi que cette fille avec qui il est, a des Infections Sexuellement Transmissibles. Je le savais parce qu'elle est sortie avec mon fiancé et qu'elle lui a filé des IST que, lui, m'a ensuite transmis. C'est comme ça que j'ai su que mon fiancé... c'est aussi un petit Motombo.*

*Pour ton information, ici au camp, tout homme infidèle on l'appelle Motumbo. Voilà tu sais tout, méfie-toi de Motumbo si tu ne veux pas attraper des maladies ! Hé je n'ai rien dit... balobaka ke naza songisongi mais naza nanga songisongi te oh, bisous, bye !*

Après son départ, c'était le tour du chargé de logements :

*- Je veux te mettre en garde par rapport au commandant du camp, c'est un coureur de jupons, qui est même à la base de la séparation de mon épouse et moi ! C'est un transmetteur d'IST, il tire sur toute femme qui passe, jeune comme adulte. Tu sais comment on l'appelle ? Mutombo ! Son épouse n'a pas supporté toutes ses bêtises, elle a fait ses valises. Moi, je me suis remarié avec une très jolie fille du quartier 3, mais l'un de mes cohabitants l'a engrossée, j'ai comme l'impression de me retrouver en enfer. Et j'ai même encore appris bien pire...*

Trop d'histoires liées au sexe !

Dans quoi est-ce que je m'étais fourrée ? C'est quoi cet endroit où tout le monde couche avec tout le monde ? Bon sang, je croyais qu'au camp militaire tout était ordonné ! Et qu'il y avait un peu plus de morale ! Voilà d'horribles gouttes de pluie qui deviennent un lac à engloutir ma vie.

La cité me manque ; c'est vrai que la circulation des véhicules, des motos, des piétons me gênait, mais ici la circulation des maladies, c'est encore pire !

Les maladies sont plus à l'aise que les humains dans ma propre maison !

Quand le chargé de logement est parti, j'ai pu me reposer. J'avais à peine fermé l'œil que j'ai entendu des bruits bizarres dans la chambre voisine, un couple en plein ébat. Était-ce le fameux Mutombo ?

## Il était une fois, Mille

Soraya ODIA

Mutombo trompe sa femme. Vous ne me croyez pas ?

Je devrais être dans la poche de Mutombo à l'heure qu'il est. Alors expliquez-moi comment moi, magnifique billet vert, pas dollar mais franc congolais : mille francs congolais, dites-moi comment je me retrouve dans les mains de Silikoti, la reine mère des puttes qui traîne vers la rivière Kalamu. Comment je me retrouve là, dites-moi !

Quand Mutombo a fait cirer ses chaussures au rond-point Victoire, si ce petit cireur avait réclamé plus que 200 francs, j'aurais atterri chez lui. Mais non ! Le petit idiot a demandé moins. Le bruit de Matonge a dû lui griller le cerveau !

J'aurais pu me retrouver au marché *Zikida* entre les mains de mère Eyenga, la vendeuse d'oignons, si Mutombo m'avait gentiment remis à sa femme pour les courses du marché. Mais *ya wapi* ! Il m'a remis à cette *Chelsea*.

Peut-être que je serais bien au chaud dans une liasse de billets, à me frotter contre des prestigieux billets de 20 000 francs. Ah ! Ça aurait été super d'avoir des proches si haut-placés et bien sapés ! Les billets de 20 000 sont sympas, eux. Ce n'est pas comme ces billets de 10 000 francs qui sont là à snober tout le temps les autres francs ! Pff ! D'ailleurs mon design est plus beau que le leur : je suis bien sapé et chic, orné de *Tshaku*, d'un Okapi et de *Coffret Kanioka*. C'est moi, le cher aîné de 50, 100, 200 et 500 francs. L'art d'être bien vêtu, les billets de 10 000 francs ne peuvent pas comprendre ça, avec leur sale couleur violette, là ! Les grands 20 000 sont les champions de la sape, ils m'auraient donné quelques astuces en plus. Je nous imagine dans le sac d'un *Ndingari* qui vend des jeans au *Zando*. Mais ça, ça aurait pu arriver si Mutombo m'avait donné à sa fille Meta qui voulait acheter de nouveaux habits.

Et voilà ! Je me retrouve entre les doigts de Silikoti. Des doigts qui ont touché, pétri, caressé tellement de choses que je préfère ne pas citer. Silikoti me chiffonne, ses faux ongles hyper longs me blessent et détruisent mes beaux filigranes ! Quelle horreur ! Elle me glisse dans son soutien-gorge. Il y fait noir. Il y fait chaud aussi. Très chaud. Seigneur, j'étouffe !

Je ne sais pas pourquoi je pense à elle pile à ce moment : l'amour de ma vie, petite 50, magnifique billet de 50 francs, couleur rouge bordeaux... ou plutôt pourpre... enfin je ne sais pas. Et puis de toute façon, est-ce que la couleur compte en amour ? A belle *Mpo* ! Ornée du beau masque *Mwana Mpo*. ce magnifique masque *Tshokwe* lui donnait des allures de reine. Je l'aimais. Mais notre amour était voué à l'échec. Différence de classe sociale ! Comme me le disait un grand-frère, billet de 1000 comme moi : *Il vaut mieux tomber amoureux uniquement avec ceux de son espèce*.

Mais dites-moi, est-ce que les sentiments se commandent ?

J'ai connu *Mpo* en sortant de la banque, dans les mains d'un cambiste. Je nous imaginai déjà, moi pliée à l'horizontale, et elle dans moi... Mais nos chemins se sont séparés quand un gars qui allait à l'aéroport de *Ndjili* l'a emmenée. Avec les émeutes qu'il y a eu, ça ne m'étonnerait pas qu'elle ait fini dans les mains d'un *kuluna* à Bandal. Heureusement que je ne suis pas seul dans ce soutien-gorge. Il y a un tas de billets de 500 francs. Mais ils sont sales. Les vendeuses de *makala* du marché *Gambela* ne les ont pas loupés, eux. On n'arrive même plus à voir les jolis diamants dont ils sont décorés ! Pauvre 500 ! Dire qu'un jour moi aussi je serais comme ça. Un jour j'atterrirai entre les

mains d'un souillard buveur d'*aguene* de Tshangu. Il me fera tomber dans son ivresse, alors on me piétinera et je serai, moi aussi, du nombre de ceux qui salissent Kin-La-Belle. Jusqu'au jour où un *shegué* viendra me ramasser pour me vendre à ceux qui crient : *Mbongo ya kala tozo changer !* Mais bon ! Ne parlons pas de tout ça !

Pour le moment, je suis entre les énormes seins de Silikoti, elle me sort finalement pour me tendre au convoyeur du bus 207. Il y a trop de gens dans ce bus. Ça crie, ça discute. Une jeune femme parle d'une information qu'un ministre aurait confirmée. Ils parlent d'une maladie... ou d'une femme... je ne sais pas. Je n'ai pas le temps de bien entendre les mots qu'ils prononcent que déjà le convoyeur me tend à un policier de roulage en mode *Mbote ya likasu*. Le roulage me fourre dans sa poche et j'atterris pile à côté d'un petit sachet de *tumbaku* qu'il a dû acheter au marché de la Liberté ou *Wenze ya makolo-ngulu*, ça dépend de l'endroit où il vit.

[**Le billet éternue**] Excusez-moi ! Comment ne pas éternuer avec du *tumbaku* dans les parages ? Je me rends compte qu'il y a dans la poche un autre billet. Un 100 francs, tout déchiré et noirci. Ce billet n'arrête pas de répéter : *Le contrefacteur est puni de servitude pénale, le contrefacteur est puni de servitude pénale...*

Eh *Mbadi* ! Encore un qui a pétié les plombs. Depuis combien de temps est-il là ? Par quoi est-il passé ? Vais-je rester ici aussi longtemps que lui ? Quand la femme de ce policier de roulage va devoir nettoyer le pantalon de son mari, va-t-elle nous laver en même temps, ou va-t-elle nous sortir pour nous donner en offrande à l'église ? Me voilà coincé entre odeur de *Tumbaku* et un billet de 100 francs devenu fou.

Si je suis là, c'est parce que Mutombo trompe sa femme.



## Du sang sur l'asphalte

Nzey VAN MUSALA

Il y dix ans, il a fallu que je prenne une grave décision.  
Vous auriez fait quoi à ma place ?

C'est dur de décider sans savoir quoi... alors laissez-moi vous raconter cette journée.

2 Août 2006. Je vois surgir le gardien de la salle qui m'annonce les émeutes qu'il y a dans la ville. Je fais signe à mon frère Arthur de venir avec moi. Des émeutes ? Pourtant dehors, c'est le silence, le désert. Qu'est-ce ? Les fonctionnaires, les vendeurs ont vidé le centre-ville. Je démarre ma voiture en trombe... *Gombe, Bon marché, Ndolo, 20 Mai, Limeté, Echangeur, Fikin...* Rien. Silence de mort... *Lemba 9, Super Lemba*. Ici, il y a de la vie mais c'est encore timide. Je ralentis pour observer, écouter ce qui se raconte.

Là, j'entends les armes lourdes tonner. J'allume la radio qui parle des enfants, des élèves du collège *Boboto*, qui sont calfeutrés entre les murs de leurs écoles-prisons, sans bouffe, sans bourse ni bus, sans espoir d'un retour au bercail avant la fin de la folie meurtrière.

Je suis le tourbillon de ceux qui tirent à hue et à dia sur la ville. J'ai envie d'interpeller le pouvoir qu'il y a danger à calciner ces enfants, de perdre ces petits anges innocents par la poudre qui gronde...

La radio fait un matraquage, un grand matraquage sur les enfants qui sont traumatisés par ce film ahurissant. Et si une roquette égarée tombe dans une classe-dortoir ? Oh, ne pas y penser ! Ne pas y penser !

Où sommes-nous ?

Je m'arrête à *Ngaba*. Eh ! Oui, comble de paradoxe ! Dans ce quartier pauvre, on pompe la musique, on danse et on se console d'une vie déjà à la déprime. Puisqu'à la *Gombé*, la logique humaine a prêté le flanc aux canons, on mord, on griffe à qui mieux mieux.

Ici, wooh, ça bouge, ça crie. Même si l'on ne vit pas, la population résiste. Elle résiste à l'adversité, aux politiciens que personne ne cherche à comprendre ou à excuser.

Kin l'enfiévrée, Kin l'enflammée.

Noyé dans l'inferral orage, aux éclairs funestes et aux tonnerres mortels, j'ai envie d'exiger un signe : l'Arc-en-ciel de la trêve, de la paix. Mais d'où peut-il se lever ?

Les informations fusent encore et toujours : on annonce qu'à *Bandal*, autre quartier mouvementé de Kin, une maman et un bébé sont morcelés par un obus venu de la *Gombé*, le quartier des affaires, le quartier des enfers, le quartier-enfer, le quartier des enfoirés et des "politiciens".

Mille milliards de mille sabords ! Où sommes-nous ?

Pour les combattants, apprend-on, non seulement qu'ils s'étonnent de résister mais qu'il faut se débarrasser des uniformes militaires, ces maudites tenues qui signifient « mort ». Vite, casser la vitrine des maisons d'habillement est un jeu, saper à la mode et se grimer parmi la population, une planche de salut.

Et vous savez quoi encore ? Les *shégués*, ou enfants de la rue, ne sont pas en reste. On apprend que, profitant de ce *mvundja-mvundja*, de cet imbroglio total, ils pillent boutiques et magasins. Chut ! Quelques-uns dégottent un bœuf qu'ils dépècent comme... d'autres dépècent la ville-capitale.

Kinoises et Kinois portent le deuil, les morts se comptent déjà par centaines.

Musique, pleurs et cuite cohabitent dans cette ville comme une manière de porter le deuil. Car ici, je le sais, on vieillit sans jamais avoir été adulte. On ne croit plus en rien et chacun attend le jour où il croise sa mort au détour d'une ruelle. Ici, le bonheur est un mirage.

Mais où sommes-nous ?

M'enfin, c'est Kinshasa, dans ses méandres sinueux, avec ses moments vibrants, ses histoires parfois les plus rocambolesques. Sodome et Gomore ? Je n'en sais trop. Néanmoins, c'est Kinshasa, dans ses atours visibles mais aussi, invisibles.

Je suis témoin de cette ville qui s'est longtemps agenouillée et qui, soudainement, ouvre et referme une grosse parenthèse de sang. Oui, que des murs badigeonnés de sang et perforés par des balles ; oui, du sang qui coule abondamment sur un asphalte trouée de partout. La trouille et la désolation, dans les immeubles et dans les bicoques, dans les villas et dans les mansardes, de *Gombé* à *Ngaba* en passant par *Bandal* et *Limeté*.

Maintenant que vous avez entendu le récit de cette journée d'enfer, j'aimerais vous poser la question :

vous auriez fait quoi à ma place ?

Rester et tentez d'aider ceux qui souffrent ? Ou sauver ma peau ?

Rester ou partir ? Kot fordoum !

## La fin de Godzila

Kasharel BADIBANGA - dit JAZZ

Kinshasa la belle, belle Kinshasa.

Bandalungwa c'est ma commune, j'y habite depuis mes 14 ans. Elle vibre au rythme de la rumba congolaise. Elle est aussi appelée *Commune des stars*. Oui ! Au cas où tu ne sais pas, c'est de là qu'est sorti Wenge Musica : Werason et JB Mpiana, même Fali Ipupa vient d'ici ! Y'a comme un gros sentiment de fierté rien que de savoir que je viens de là aussi !

Bandal c'est Paris, c'est ça le slogan, et d'ailleurs c'est d'ici que sont nés la plupart des slogans qui circulent dans les bouches à Kinshasa : *Mwasi-mwasi Nde nzoto, Kamukié Sukali, Basalaka kaka yaya*, on ne sait jamais ! Et ce phénomène bébé-boutchou, ses grandes dames qui entretiennent des jeunes garçons et ces vieux papas qui courent derrière ces jeunes petites filles communément appelées *Udjana*.

Bandal, c'est Paris. Mais quoique l'on parie, ma vie ne faisait pas rire. Nous sommes nombreux ici à être les enfants des femmes seules... Et moi, ma mère était tout le temps partie pour son commerce de Maputa, qu'elle devait acheter à Ponton et qu'elle revendait ici au marché Gambela. Vous imaginez combien c'est dur de garder le cap pour un adolescent ? Grandir là où y'a au moins 4 ou 5 bars dans chaque coin de rue, 2 à 3 églises dans chaque avenue ? Ses filles à moitié nues qui courent les rues les jours comme les nuits... porteuses d'un virus, un virus oui ! Mais certes encore plus mortelle que ce foutu corona virus... Là où la violence est gratuite... Et c'est là que Godzila est né !

À 17 balais, trop de voyages dans la fumée,  
à croire que j'étais de ceux qui finiraient les poumons niqués.  
La tête dans les nuages, j'avais le cœur au fond d'un brasier,  
j'embrasais ma vie et vite, ma famille m'a un casier.  
Godzila le mauvais garçon pour tous, j'avais un dossier,  
j'avoue que c'est trop rageant avec tous ces coups que j'avais endossés.  
Grossier faut dire que j'ai parlé souvent sans retenue,  
et seul dans ma matrice la haine a fait de mon cœur son détenu.  
Et c'est là que ma vie bascule.  
En moi les choses se bousculent.  
J'avais plus aucun recul.  
En moi j'ai fait de la place à cette autre créature... Godzila est né !

Oui Godzila est né car j'avais plus la même allure, tu m'aurais vu, tu serais mort de trouille toi, oui je te dis vrai, je m'adresse à toi ! Oui à toi aussi ! Face à moi, t'aurais jamais, alors jamais lever les yeux, j'étais la terreur dans le quartier Molaert à Bandal. La nuit tombée, nos chemins se croisent, j'en ai vu de peur dans leurs froques se pisser comme des gamins... Portables, porte-monnaie, chaussures, ceintures, bijoux, sacs, on prenait tout, moi et ma bande... On se pointe dans une terrasse, on commande, on boit, on paye pas, au marché de Bambolé on a fait des casses encore et encore que le nombre de fois je m'en souviens plus... Godzila le fou, le malade, la terreur, ouf quand j'y pense... Les temps changent, bah ouais, et si les temps changent c'est que les gens changent aussi. Aujourd'hui si je suis face à vous c'est pour vous dire que j'ai changé, bah oui j'ai changé et bien que beaucoup ne le croiraient pas, Godzila, ce fameux Godzila que vous avez connu n'existe plus !

Pourquoi pensez-vous que je n'existe plus ?

J'ai longtemps écrit ma vie en brouillon. Dans ces tumultes le monde s'est renfermé sur moi, j'avais l'impression d'être seul comme un, bien qu'au milieu de vingt de ma bande je sentais qu'au fond de moi, y'avait bien un autre moi mais que seul moi-même devait découvrir... et c'est là que je l'ai vu ou du moins je l'ai toujours vu mais cette fois-là d'un angle différent. Qui ?

Qui croyez-vous que j'ai vu ?  
Elle ? Oui. C'est bien elle.  
J'ai compris qu'il y avait plus de moi en elle  
que de elle en moi.  
Et que moi sans elle,  
j'étais rien qu'un oiseau sans ailes.  
Elle, ma belle pour elle,  
sur ma feuille, je couche autant de lettres que toi de femmes sur ton lit.  
Pour elle je passe mon temps à caresser les vers,  
les rimes et ma vie tournent autour de la prose pour elle.  
Tu veux savoir qui c'est ?  
Tu veux vraiment la connaître ?  
Bah crois-moi que comme moi si tu la découvres,  
tu comprendras pourquoi  
tout ce que tu entends là  
maintenant  
c'est le bruit de mon cœur pour elle qui bat.

## Aime-moi encore

### Princesse WATUWILA

Je suis sale aujourd'hui, très sale, ça fait longtemps que je n'ai pas pris un bon bain. À l'époque j'étais une ravissante demoiselle, j'étais tellement ravissante que tout mon corps sentait le parfum. Je dégageais un bon parfum de sérénité et de vie  
Toutes mes rivales m'enviaient en tout et pour tout. Les hommes ne voyaient que moi, il y en avait même qui quittaient l'Occident juste pour venir contempler ma beauté.



Kitoko y'a muasi eko kende Sango soki mibali bako Lula,  
yayo Kitoko o mikumisi nzoto n'a Katia y'a ndao mawa nayo,  
la beauté d'une femme ekende Sango banda bomuana te tango akoli ,  
n'a ndenge pe mibali y'a epayi akola ba tambola moto ah maman



Non, j'étais trop belle à l'époque. Qui pouvait se comparer à moi ? Certains hommes m'offraient beaucoup d'argent juste pour voir les richesses que renfermait mon corps. Aujourd'hui, même des petites filles me critiquent.

Je suis devenue cette femme qui a tellement allaité que ses seins sont tombés. J'ai tout donné à mes enfants, en échange qu'est-ce que j'ai reçu ? Rien. Plus personne ne jette un doux regard vers moi ! La femme aime se faire désirer, c'est important pour une femme. Aujourd'hui certains hommes me méprisent, d'autres trouvent que je suis une sale demoiselle. Pourtant, vous les hommes, vous êtes les premiers à vous plaindre, vous plaignez à tout moment.

Et si on inversait les rôles ?

Et si c'était moi Kinshahasa, votre ville, qui commençait à me plaindre ?

Vous ne m'aimez plus, vous préférez Dubaï maintenant. On me ment, on me fait de fausses promesses :

- *Kin Bipeto, kin BIPETO yango n'a nzoto n'a nga ? Oh, bientôt tu vas rayonner ma belle.*

Mensonge !

Que des mots creux !

- *Oh on va construire pour toi des sauts-de-mouton spectaculaires !*

Mais qu'est-ce que vous faites ? On ne mutile pas le corps d'une femme comme ça. Pourquoi construire sept sauts-de-mouton en même temps dans une ville ? Pourquoi ne pas en faire un d'abord, vous me donnez le temps de cicatriser puis ensuite vous en rajoutez un autre.

Et pourquoi personne ne cherche à me rendre propre ? Salongo kutu bo salaka lisusu te, tout le monde jette des immondices sur ma douce peau, sans honte et sans regret. Ça vous plairait de me voir un matin chez vous, venir déposer mes ordures dans votre parcelle ? Vous n'avez aucun respect pour moi, fils ingrats... je suis votre mère, je suis cette ville qui vous supporte et qui vous a fait naître.

Pourquoi vous faites-vous ça ?

Pourquoi y a-t-il autant d'habitants ?

Les gens se reproduisent en désordre en oubliant que les villes, elles, ne se reproduisent pas. Je suis

une très grande ville, avec ma superficie vous pouvez aller où vous voulez pour être à l'aise... Mais non, vous êtes tous confinés au centre, pourquoi ? Vous faites grossir mon ventre inutilement, un gros ventre chez une femme ce n'est pas intéressant, j'ai perdu tous mes abdos à cause de vous, juste parce que vous ne voulez pas découvrir les autres parties de mon corps : vous pourriez aussi décider d'aller vivre le long du grand boulevard de mes jambes à *Mpasa*, ou accepter de vivre au niveau de ma tête à *Benzeke*, ou pourquoi ne pas avoir envie d'aller habiter sur les hauteurs de mes deux seins à *Kinkole* et *Maluku* ?

Vous vous plaignez aussi que je suis désordonnée. Mais ce sont vos embouteillages qui créent du désordre en moi ! A l'endroit même de mon ventre déjà gros, vous circulez dans tous les sens ! Au début ça me chatouillait, mais là, c'est trop, ça me fait mal. Je dois supporter l'embouteillage des vélos, des motos, des voitures, des piétons et même des fourmis, c'est trop !

Presque tous les Kinois aiment l'ambiance, tout le monde festoie, même quand il n'y a pas de fête c'est beau. Je suis fière de dire à d'autres villes que j'ai de bons musiciens dans mes entrailles. La bonne musique se joue à chaque carrefour de mes doigts, matin, midi, soir. Vous augmentez le son de vos radios jusqu'à fatiguer, c'est très bien... mais... Mais à l'origine je suis une ville calme, laissez-moi aussi un peu le temps de me reposer la nuit, mes oreilles ne sont plus toutes jeunes, vous les abîmez. Trop de bruit c'est fatigant ! J'aime aussi rester en paix pour méditer.

J'aime vous voir heureux, les Kinois les plus joyeux sont plus aperçus dans des terrasses sirotant chacun plusieurs bouteilles, voire même des casiers de bières. Mais toutes ces bières me rendent ivre et me donnent des nausées de temps en temps. Comme l'a dit un musicien :

*- Si une brique à Kinshasa coûtait 100 FC , cher grand consommateur d'alcool, avec le nombre des seaux de bière que tu finis chaque soir, tu aurais déjà consommé combien d'immeubles ?*

Vous avez tellement des vices que je supporte, oui, mais s'il vous plaît, je n'aime pas les émeutes et le rouge n'a jamais été ma couleur préférée, donc arrêtez de peindre ma peau avec le sang de vos semblables, c'est insupportable.

Moi ta femme, j'aimerais que tu m'aimes comme je t'aime.

Moi ta mère, j'aimerais que tu m'admires sur les ailes de mon majestueux fleuve.

Moi ta femme, je nous imagine dans les yeux de mon ciel bleu jusqu'à en perdre la tête.

S'il vous plaît, aimez-moi.

## Sommaire

Préface.....	2
<b>19h25</b> - Emmanuel LAMBERT.....	3
<b>Un enfer paradisiaque</b> - Doudou NZIO.....	5
<b>Le 207 m'a fait rater ma vie</b> - Jovitha SONGWA.....	8
<b>Le solitaire</b> - Shekinah D'AFRIK.....	10
<b>Illusions</b> - Hortense MAPERA.....	13
<b>Il était une fois, Mille</b> - Soraya ODIA.....	15
<b>Du sang sur l'asphalte</b> - Nzey VAN MUSALA.....	17
<b>La fin de Godzilla</b> - Kasharel BADIBANGA (Jazz).....	19
<b>Aime-moi encore</b> - Princesse WATUWILA.....	21